

NOE PRODUCTIONS INT., MAZEL PRODUCTIONS
et K-FILMS AMÉRIQUE
PRÉSENTENT

BRAHIM
ASLOUM

STEVE
SUISSA

INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE
**VICTOR
"YOUNG"
PEREZ**

CHAMPION DU MONDE
91 VICTOIRES DONT 27 PAR KO

UN FILM DE
JACQUES OUANICHE

Kfilms
Amérique
LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ

NOE PRODUCTIONS INT., MAZEL PRODUCTIONS
ET K-FILMS AMÉRIQUE
PRÉSENTENT

**BRAHIM
ASLOUM**

**STEVE
SUISSA**

VICTOR "YOUNG" PEREZ

UN FILM DE **JACQUES OUANICHE**

AVEC **ISABELLA ORSINI ET PATRICK BOUCHITEY, DAVY SARDOU**

AVEC LA PARTICIPATION DE **BRUCE PAYNE**

SORTIE LE 3 OCTOBRE 2014

Durée : **1h50**

DISTRIBUTION

K-Films Amérique
210 Mozart Ouest
Montréal, Québec,
H2S 1C4
514 277-2613
info@kfilmsamerique.com
www.kfilmsamerique.com

PRESSE

Philippe Belzile
K-Films Amérique
514 277-2613
info@kfilmsamerique.com

Kfilms
Amérique
LES CINÉMAS NATIONAUX DE QUALITÉ

SYNOPSIS

Victor Young Perez, 136 combats, 91 victoires dont 27 par KO, Champion du monde des poids mouches, est sur le ring.

En face de lui Kurtz, le soldat allemand;
20 centimètres et 20 kilos de plus que lui.

Autour de lui les cheminées des fours crématoires recrachent
les cendres de ses camarades d'infortune.

Et pourtant, encouragé par son frère Benjamin déporté lui aussi
et par des milliers de regards muets, Victor, ce petit juif arabe,
tiendra tête à ces monstres durant quinze rounds.

Pendant l'enfer de ce combat, Victor verra défiler sa vie :
Sa Jeunesse insouciante à Tunis avec Rachid, Maxo et Benjamin.

Il y retrouvera l'amour avec la magnifique Mireille.

Il revivra sa gloire et sa descente aux enfers, enfer bien agréable
à côté de l'Indicible dans lequel les coups de Kurtz le ramèneront.



ENTRETIEN BRAHIM ASLOUM

Quand avez-vous entendu parler de Young Perez pour la première fois ?

En 1996, l'année de mon entrée dans l'équipe de France, je boxais depuis un peu plus d'un an. Cette année-là, on a installé une plaque commémorative à son nom à l'INSEP (Institut National du Sport, de l'Expertise et de la Performance). Je passais tous les jours devant pour aller m'entraîner et tous les jours, je la regardais. Young Perez m'intéressait à plus d'un titre : le fait de savoir qu'il était mort en déportation m'avait frappé et, bien sûr le fait qu'il ait été champion dans ma catégorie m'impressionnait. Dès ce moment-là, j'ai eu le sentiment d'entretenir une relation étroite avec lui.

Quelques années plus tard, je venais de décrocher mon titre de champion aux Jeux de Sydney-, j'apprends qu'un projet de biopic sur lui se prépare. Est-ce que cela m'intéresserait de jouer son rôle ? Je venais de passer professionnel et la question ne se posait bien sûr pas. Mais dans mon for intérieur, j'ai pourtant pensé : « Ce film est fait pour moi ».

Qu'est-ce qui vous touchait particulièrement chez lui ?

Nos histoires se ressemblent. Il a été champion du monde à 20 ans, moi, j'ai été champion olympique à à peine 21 ans, tout est allé très vite dans nos parcours, il s'est passé un an seulement entre le moment où j'ai démarré la boxe et celui où je suis entré dans l'équipe de France. Nous voulions tous les deux devenir champion du monde et être les uniques Français à pouvoir réussir cet exploit. Nous avons eu tous les deux la lumière sur nous : comme lui, tout Paris venait me voir boxer.

Vous êtes très loin d'avoir connu sa descente aux enfers...

Si ça ne m'est pas arrivé, c'est que je crois m'être posé très jeune les bonnes questions. Je venais de Bourgoin-Jallieu, en Isère. Ma famille me manquait, nous sommes dix enfants, l'entraînement était dur, je travaillais beaucoup à l'école parce que j'avais promis à ma mère d'assurer. J'ai failli renoncer. Mais j'avais fait le plus dur, j'étais rentré dans l'équipe de France, j'ai réfléchi, j'ai regardé ce qu'avaient fait mes aînés (la plupart avaient mal fini et presque toujours à cause du combat de trop). J'ai essayé de ne pas reproduire les mêmes erreurs et me suis fait deux promesses : terminer ma carrière en bonne santé ; marquer les esprits et être le meilleur de ma catégorie.

Je ne dis pas qu'après mon titre de champion olympique, je n'ai pas un peu marché sur l'eau : j'étais novice et avais été très vite exposé comme tête d'affiche. Mais j'avais la chance d'avoir un coach formidable. Il m'a appris la vie et comment me comporter sur un ring. Grâce à lui, j'ai réussi à résister à cette pression. Je me suis amusé mais je ne pétais pas les plombs.



Si Young Perez s'égare, c'est beaucoup en raison de l'argent qu'il gagne et qu'on l'aide à dépenser.

Oui, dans ce milieu, c'est presque toujours la raison de la déchéance. En ce qui me concerne, dès mes débuts, j'avais eu la sagesse de laisser à ma famille le soin de gérer mon argent.

Depuis septembre 2009, date à laquelle vous avez mis un terme à votre carrière, vous avez effectué une incroyable reconversion. Vous êtes chroniqueur sportif sur RMC et consultant pour la boxe sur la chaîne Bein Sport. Vous êtes également le propriétaire et le manager du Paris United.

J'avais besoin de me mettre au travail, je suis incapable de rester inoccupé. En entrant à RMC, j'ai entamé parallèlement un Master de droit économie du sport à la Sorbonne, que j'ai eu. A trente ans, il était important pour moi de reprendre des études. Lorsqu'on mène une carrière sportive, on les néglige automatiquement. Quant au Paris United, ma fierté est d'avoir été champion d'Europe et champion du monde par équipe et d'avoir qualifié un boxeur aux jeux olympiques.

Vous voilà maintenant acteur...

Je suis entouré de caméras depuis l'âge de 20 ans. Cela faisait partie de mon quotidien, que ce soit durant l'entraînement ou pendant les matches. J'ai l'habitude d'être scruté. Au fond, je ne me suis jamais vraiment considéré comme un boxeur mais plutôt comme un artiste. Pour moi, le ring, c'était la scène, je donnais une prestation et les gens étaient là pour se divertir. Pendant le tournage, j'ai d'ailleurs réalisé que j'éprouvais exactement la même sensation que sur un ring. A l'entraînement, on a un millier de personnes autour de soi. Mais, une fois sur le ring, entre les douze cordes, on est tout seul face à l'adversaire. Sur un plateau, c'est pareil : à partir du moment où on entend « Moteur », on est seul face à la caméra, on oublie l'équipe autour de soi, c'est un peu la même adrénaline.

Parlez-nous de votre rencontre avec Jacques Ouani

Un jour, Gérard Moulévrier, le directeur de casting, me laisse un message : « Est-ce que ça vous intéresserait de jouer la comédie ? », en me laissant sous entendre que c'était pour un rôle de boxeur. Je le rappelle et rencontre Jacques et les gens de la production pendant trois heures la semaine suivante. A la fin du rendez-vous, Jacques me dit : « Pouvez-vous venir auditionner un jour de cette semaine ? ». Moi : « Oui, avec plaisir ». Il m'envoie un texte à apprendre, quatre paragraphes qui décrivaient quatre émotions différentes. Je ne connaissais rien à tout ça. J'ai demandé à une amie de m'aider à mémoriser le texte, je me suis mis un crayon dans la bouche pour apprendre à articuler, et je suis parti passer les essais. Le lendemain de mon casting avec Jacques, nous déjeunons avec Nelly Kafsky la productrice que j'apprends à connaître à cette occasion. A la fin du repas, c'est avec émotion que nous avons conclu notre accord. Un vrai climat de confiance s'est installé naturellement entre nous trois.

J'avais appris entre temps qu'il s'agissait d'interpréter Young Perez. J'étais aux anges.

Que s'est-il passé ensuite ?

On m'a donné un coach pour m'aider à mémoriser mon texte. Jacques Ouani ne voulait pas qu'il me pousse trop vers le jeu. Il souhaitait se réserver cette partie. Ce coach m'a indiqué un tas de techniques pour apprendre mon texte. Ensuite, j'ai travaillé avec Jacques. Nous avons beaucoup parlé. J'avais besoin de me livrer : je voulais qu'il sache qui j'étais. J'avais conscience qu'il allait me diriger et qu'il fallait que je me remette entre ses mains. Je lui ai fait comprendre qu'il pouvait me demander beaucoup, que je ne me contenterai pas du minimum. Je suis un perfectionniste. Au fond, j'ai préparé ce film comme un championnat.

Parallèlement à cela, j'ai repris l'entraînement : j'avais arrêté ma carrière sportive trois ans auparavant, je m'étais un peu laissé aller, j'étais monté à 64 kilos, j'étais un peu grassouillet.

Combien en avez-vous perdu pour le film ?

Je suis descendu à 56 durant les 2 mois et demi de préparation, puis je me suis remusclé à 60 pour la partie qui se déroule en Tunisie et que nous avons tournée à Tel Aviv. Une fois en Bulgarie, pour la partie des camps, je suis tombé à 52 kilos. Je ne mangeais plus trop. Je voulais me rapprocher au maximum de l'état où devait se trouver Victor à ce moment de sa vie. Je voulais être crédible.

Vous souvenez-vous de la première scène que vous avez tournée ?

C'est celle où Benjamin (Steve Suissa) et moi arrivons dans la cour du restaurant et où Léon Beillères (Patrick Bouchitey) me dit : « Je t'ai trouvé pas mal, je vais te faire monter à Paris. » Je suis allé me voir au combo, j'étais comme un môme- mais il faut l'être un peu pour faire ce métier, non ? A partir de là, je n'ai plus réfléchi, je me suis laissé aller, je savais que j'étais entre de bonnes mains. C'était à moi d'être à l'écoute et de donner le meilleur de ce que je pouvais donner sur l'instant présent.

Vous aviez le trac ?

Je n'étais pas acteur, j'avais le rôle principal, je ne voulais pas faire perdre de temps aux autres acteurs et à l'équipe. J'ai mis un point d'honneur à savoir parfaitement mon texte pour ne plus avoir à y penser. Arrivé sur le plateau, je n'ai plus douté. J'avais imaginé toutes les scènes, j'étais vraiment devenu Victor Young Perez. C'était comme pour un combat : j'étais prêt à toutes les éventualités, positives ou négatives. J'aimais bien arriver en avance, regarder la façon dont les scènes étaient préparées, où la caméra était mise, comment jouaient les autres comédiens. Parfois, je me suis rendu compte que je faisais instinctivement les mêmes choses qu'eux : compter mes pas, etc. Je pensais : « Tiens, je fais comme eux ! »

Je dois remercier Isabella, Steve, Davy et Patrick Bouchitey pour m'avoir aidé à jouer, ils m'ont mis en confiance, c'était une petite famille, j'ai beaucoup aimé cette aventure humaine.

Avez-vous rencontré des gens ayant connu Victor Young Perez ?

En Israël, j'ai parlé avec Noah Klieger qui a été déporté avec Young Perez et que Jacques Ouani avait rencontré au moment de l'écriture du scénario. Ses confidences m'ont



conforté dans l'idée qu'il n'était pas seulement un grand champion mais un très grand Monsieur. Il prenait de vrais risques, il volait de la soupe pour la donner aux autres déportés, il se faisait prendre et on l'enfermait pendant des jours après l'avoir roué de coups. Ces récits m'ont porté. Arrivé en Bulgarie, où ont été tournées les scènes des camps, l'émotion qu'ils m'avaient procurée avait fait son chemin. La température, il faisait moins 15 degrés, et le climat politique du pays ont fait le reste.

Parlez-nous des combats. Jacques Ouaniche raconte que lorsque vous montiez sur le ring, vous n'étiez plus le même homme.

C'est vrai. Le ring, c'est mon jardin, je le connais par cœur, mais c'est paradoxalement la partie du film qui a été la plus difficile pour moi.

Pourquoi ?

Ce que je voulais, c'était apporter visuellement ce qu'on attend d'un champion sur un ring, ce côté virevoltant qu'il a de se déplacer comme une danseuse. Lors de la première répétition, le chorégraphe m'a donné un certain nombre d'indications qui ne me plaisaient pas mais je n'ai rien dit. A la deuxième séance, je me suis permis de prendre la parole. J'avais bien compris la chorégraphie. Le truc, c'était que les cascadeurs ne prenaient pas les coups pour de vrai. «Écoutez, ce serait beaucoup plus réaliste et plus honnête vis à vis de Victor, de ne pas tricher sur les coups », ai-je dit au chorégraphe.

Avec l'accord de Jacques Ouaniche, j'ai mis les gants avec les cascadeurs, je les ai fait travailler, je les ai corrigés, il me fallait leur donner de l'assurance.

Et ensuite ?

Je m'arrangeais avec eux : «Il faut que nous jouions ensemble. N'ayez pas peur, c'est à moi de gérer l'espace». Bref, nous nous parlions beaucoup pour qu'ils arrivent à enchaîner les coups sans avoir peur de mes répliques ; je leur indiquais exactement mes enchaînements, mais il ne fallait pas que moi, j'anticipe. Avec cette méthode, j'ai pris 90% des coups. Cela a été psychologiquement très dur : j'étais à l'opposé de ce que j'avais pu faire dans ma carrière de champion et il fallait que je l'accepte. Je ne l'ai pas regretté en découvrant le film. Il aurait été impossible de faire autrement.

A-t-il été difficile de vous débarrasser du personnage une fois le tournage terminé ?

Pendant deux ou trois mois, on cogite. Je revoyais le dortoir, les camps, j'ai mis du temps à digérer tout cela.

Avez-vous envie de continuer ce métier ?

J'ai la même envie que lorsque je voulais devenir champion. Jacques Ouaniche et l'équipe du film m'ont fait l'aimer. Est-ce que j'ai été à la hauteur ? Est-ce que le cinéma va m'accueillir ? Je le saurai à la sortie du film.

ENTRETIEN JACQUES OUANICHE

On connaît peu l'histoire de Young Perez, ce boxeur juif tunisien sacré champion du monde dans la catégorie poids mouche en 1931 et mort en déportation en janvier 1945.

Elle est peu connue en effet et je vous avoue que je ne la connaissais pas non plus. La première fois que j'en ai entendu parler, c'était en 2005, après que « L'Esquive », d'Abdel Kéchiche, ait remporté ses quatre César. J'avais produit le film et j'ai reçu pas mal de propositions dans la foulée, dont quelques lignes sur Victor Perez. J'ai trouvé l'histoire dingue. J'ai rencontré alors Yoni Darmon qui avait commencé à y travailler et ensemble nous avons écrit le scénario.

Nous sommes en 2013. Que s'est-il passé durant ces huit années ?

« Victor Young Perez » a connu beaucoup de péripéties. Le scénario, du moins sa première version, assez différente d'ailleurs du film aujourd'hui, - a d'abord failli être acheté à Hollywood.

Saïd Taghmaoui qui tournait dans un blockbuster américain, m'a présenté la productrice du film ; elle a tout de suite été emballée par le sujet : « Le scénario est super » m'avait-elle dit. En gros, si son intérêt se confirmait, elle me signerait un chèque et, si j'étais gentil, elle mettrait mon nom au générique... J'ai refusé, j'ai réalisé que je ne voulais pas lâcher le bébé.

Un producteur fortuné s'est ensuite intéressé au projet mais nos points de vue divergeaient trop...

C'est finalement à l'occasion d'une visite amicale à Lisbonne, sur le tournage de « Maison Close », que Nelly Kafsky et Laure Balzan se sont enthousiasmées pour l'histoire de Victor. Le film a pu renaître de ses cendres et la mise en production a pu se déclencher très vite grâce à l'appui de France Télévisions.

Revenons à Victor Young Perez dont le vrai nom était Victor Younki : qu'est-ce qui vous attirait dans son trajet ?

Pour moi, Victor est un champion qui devient un héros. Au départ, il a un parcours assez classique : il vient d'un milieu défavorisé et la boxe est un moyen d'y arriver. Il devient champion du monde à seulement 20 ans, devient une star, puis perd son titre, perd tout, son frère s'en va, Mireille le quitte... Il ressuscitera en livrant ce dernier combat dans le camp et en redonnant à ses compagnons d'infortune de l'humanité là où elle avait disparue.

On entretient beaucoup de confusion autour de son identité. La Fédération lui refuse son titre de champion d'Europe sous prétexte qu'il n'est pas français. A ses débuts, son entraîneur le reçoit avec cette formule : « Juif, Arabe, c'est la même chose ». Et, tout en revendiquant cette double appartenance, lui-même en fait peu de cas jusqu'à sa rencontre avec la jeune femme dans la gare et ce combat qu'il livre à Berlin.



Ce qu'il vit n'est pas si différent de ce que beaucoup de gens vivent aujourd'hui : dans un sens ou dans l'autre, le racisme est toujours le racisme. Aux yeux de Victor, comme aux miens et à un certain nombre d'entre nous, le fait d'être juif et arabe n'est pas antinomique, cela devrait au contraire unir plutôt que diviser. Mais, bien qu'il soit devenu champion, Victor n'est pas non plus devenu un super intello, ça reste un petit mec de la banlieue de Tunis ! Il ne prend conscience de l'antisémitisme qu'en 1938, alors qu'Hitler est déjà au pouvoir depuis cinq ans. Lui se trouve pris dans cet engrenage un peu par hasard, la veille de se rendre à Berlin.

Il ne faut pas oublier qu'une grande majorité des juifs déportés n'étaient pas des orientaux, mais des gens d'Europe occidentale ou d'Europe de l'Est. Les Américains étant arrivés assez tôt au Maghreb, les déportations n'ont pas eu le temps d'être appliquées et de plus les juifs ont été protégés dans certains pays arabes.

Avez-vous rencontré des gens ayant connu Young Perez ?

Le travail de recherche que nous avons fait pour le film a été long et compliqué. On avait accès, bien sûr, à tout ce qui appartient au domaine public : ses combats, sa carrière pugilistique, sa liaison avec Mireille Balin et sa déportation à Monowitz, un des camps d'Auschwitz.

J'ai eu la chance de rencontrer Noah Klieger, un ancien déporté, un intellectuel qui est encore aujourd'hui le correspondant de « L'Equipe » en Israël, qui doit en partie à Young Perez d'avoir eu la vie sauve. Noah m'a confirmé, que le commandant du camp était un passionné de boxe quoique que professant évidemment un mépris total pour les non aryens qui la pratiquaient - et qu'il organisait des combats dans l'enceinte du camp. Pour permettre aux « déportés boxeurs » de survivre, le commandant leur accordait deux bols de soupe au lieu d'un. Victor en avait fait profiter Noah en lui indiquant quelques rudiments de boxe, il a pu ainsi donner le change et se faire passer pour un boxeur. Cette rencontre humaine a été tellement forte qu'il nous a confié et autorisé à mettre son numéro de déporté sur le bras de Steve Suissa qui interprète Benjamin.

Les combats auxquels Young Perez a participé là-bas ont-ils vraiment suscité un mouvement de solidarité et de révolte chez les détenus comme vous le montrez dans le film ou est-ce de la pure fiction ?

Je pense que ça aurait pu se produire mais je n'en sais rien. C'est pour ça que je dis que le film est inspiré d'une histoire vraie. Il y a une part de fiction dedans.

Et le personnage du frère ? Réalité ou fiction ?

Fiction. Le personnage du frère amène une notion de transmission que je trouvais intéressante. Il est d'abord celui qui se sacrifie puis il y a un renversement de situation et c'est Victor qui meurt en se sacrifiant pour son frère. Il y avait là quelque chose qui me plaisait au niveau de la fratrie. Parallèlement, pendant quatre ou cinq ans, Steve Suissa, développait un autre projet sur Young Perez. Sa présence n'est pas liée à cela - il est l'acteur que je trouvais le mieux pour le rôle - mais j'aime l'idée qu'il soit de l'aventure. Il y a tant de matière humaine dans cette histoire.

Lorsqu'ils se retrouvent tous les deux à Monowitz, Victor qui ne l'a pas encore reconnu, est prêt à lui voler sa soupe.

Il croit que l'homme est mort ! Cela prouve juste à quel point les déportés en étaient réduits à l'état d'animaux. Cela me paraissait intéressant aussi de montrer ça.

C'est rare qu'un producteur travaille lui-même au scénario d'un film qu'il développe.

J'ai toujours eu le goût de l'écriture. Beaucoup plus jeune, je suis même devenu prof en pensant que je pourrai transmettre cette passion et que ce métier me donnerait le loisir d'avoir du temps pour écrire. On m'avait affecté à Garges les Gonesse, qui n'était pas vraiment l'endroit rêvé pour écrire tranquillement. De désillusion en désillusion.... j'ai très vite renoncé. J'ai appris le métier de producteur, je me suis passionné pour l'aspect créatif de cette activité et, les années passant, en me lançant parallèlement dans le développement de séries télévisées, j'ai repris mon stylo, j'ai inventé le concept de la série « Maison Close », et c'est finalement en passant par la série que je me suis progressivement senti au plus près de ce que j'avais toujours eu envie de faire : créer.

Vous avez réalisé deux épisodes de la série. C'était une façon de vous faire la main pour ce long ?

Rien n'était prémédité ; ni les épisodes de « Maison Close » ni le film. La série a été écrite de sorte que plusieurs réalisateurs puissent se relayer et j'ai voulu voir si ce que je préconisais pouvait fonctionner. C'était effectivement un sacré entraînement pour attaquer un long métrage. Au fond, « Victor Young Perez » correspond finalement chez moi à une lente mutation. Il rentre parfaitement dans la ligne éditoriale des films que j'ai produits et coïncide avec l'arrivée d'une certaine maturité.

Quelle a été la plus grande difficulté pour vous sur ce film ?

Représenter les camps. J'en avais une connaissance très encyclopédique, j'avais lu Primo Levi, vu des films - « La Liste de Schindler » qui reste pour moi « LE » film, la série « Holocauste ». Je craignais de ne pas avoir de légitimité pour les montrer. Qui en a véritablement d'ailleurs ? En tous cas, je ne m'en sentais pas plus que les autres et peut être encore moins puisque je n'ai pas de passé par rapport à eux. J'ai voulu faire le voyage à Auschwitz. Là-bas, tout est resté dans l'état, c'est terrifiant. Comment rendre l'indicible ? C'est impossible. C'est pour ça que j'ai choisi de filmer le combat que livre Young Perez contre le soldat allemand comme je l'ai fait, de façon presque christique.

Durant le tournage dans les camps, j'ai été frappé de remarquer que les figurants, déportés, kapos, officiers nazis, ne se mélangeaient pas. Tous ces gens se connaissaient sûrement et devaient boire des verres ensemble le soir, mais sur le plateau, ils s'évitaient. Je n'ai pas d'explication sinon que l'horreur est encore dans les mémoires.



Où avez-vous tourné ces scènes ?

En Bulgarie, dans un ancien camp militaire abandonné, près de Sofia. On était dans l'ambiance. Il n'est pas rare de voir des murs jonchés de croix gammées, preuve que la bête immonde n'est pas morte.

C'est Brahim Asloum, le dernier champion du monde de la catégorie poids mouche en France, qui interprète Victor Young Perez. Il fait ses débuts au cinéma. Comment votre choix s'est-il porté sur lui ?

Il était champion du monde de boxe et ressemblait beaucoup physiquement à Young Perez, ils ont le même visage, le même poids, la même histoire (sauf que grâce au ciel, celle de Brahim prend une tournure autrement plus heureuse) : assez logiquement, nous avons évoqué son nom. Après, il s'agissait de savoir si ça l'intéressait et s'il s'en sentait capable. Nous nous sommes rencontrés. C'est devenu comme une évidence.

C'était un énorme pari.

Enorme ! Je ne me faisais pas beaucoup de soucis pour les scènes de boxe. Le vrai risque, c'était le jeu. On a beaucoup travaillé. On a fait énormément de lectures et de répétitions. C'était un peu comme si nous préparions une pièce de théâtre. Je ne serai pas parti sur le film si je n'avais pas senti Brahim prêt. Mais il s'est préparé comme pour un championnat du monde, avec l'humilité de se dire : j'étais au firmament, je repars à zéro. Il voulait vraiment devenir acteur.

En me lançant dans cette aventure, je savais que je ne voulais pas faire un film communautaire, - ma famille n'a pas été déportée - je voulais faire un film qui résonne avec notre époque. Le fait que ce soit Brahim Asloum qui interprète le rôle d'un juif arabe est très important pour moi.

Comment s'est déroulé le tournage avec lui ?

Il est le plus titré de sa catégorie, il aurait pu prendre la grosse tête, il a, au contraire, une espèce d'humilité absolue. Il voulait apprendre. C'était vraiment une pâte à modeler avec une base humaine fabuleuse. Il s'est totalement abandonné. Par contre, dès qu'il montait sur le ring, ce n'était plus le même type, il était chez lui, il était redevenu le patron. Puis il redescendait, c'était fini, il redevenait immédiatement le garçon modeste qui me demandait : « Dis-moi ce que je dois faire ? ». J'ai la conviction que Brahim est véritablement devenu un acteur.

Parlez-nous des scènes de boxe.

Autant il existe peu de films sur les camps, autant il en existe une multitude sur la boxe. Sauf que tous les gens qui y sont filmés ne sont pas de vrais boxeurs. Moi, j'en avais un vrai, et de très haut niveau. J'ai donc pu me permettre de faire des plans beaucoup plus larges et de montrer ce qu'on ne montre jamais. Nous avons chorégraphié et répété les combats avec un coach et fait appel à des cascadeurs boxeurs - face à Brahim, de vrais boxeurs se seraient fait massacrer. J'avais deux caméras en permanence, un steady cam et différents types de grues.

Le film démarre dans les camps au moment où Brahim s'entraîne avant de livrer son combat.

J'avais envie qu'on le voit tout de suite à ce moment de son existence et qu'il revoit son passé défiler. Je ne voulais pas abuser des flashbacks - l'histoire se déroule quand même sur quinze ans. Il me paraissait important qu'il revisite sa vie au moment où il va faire cette chose extraordinaire : réussir à résister à son adversaire alors que, normalement, il n'a strictement aucune chance. Bien sûr, il finit par se faire massacrer mais met malgré tout son rival à terre. C'est tout à fait crédible. Même en étant à moitié mort, si on arrive à viser le foie de quelqu'un, il s'écroule.

Vous utilisez beaucoup de ralentis.

Très peu en fait. Beaucoup moins que je n'en avais prévu. On avait mis à ma disposition des caméras « fantômes », un dispositif qui permet d'obtenir 1 200 images secondes. Je ne m'en suis pas servi. J'ai juste utilisé quelques fois les ralentis à 50 ou 60 images surtout pour avoir le regard de Brahim sur le ring.

Quelles références cinématographiques aviez-vous en tête ?

Je n'ai pas voulu revoir « La Liste de Schindler » avant le tournage. Ma seule référence, qui va peut-être paraître étonnante, c'était « Midnight Express », d'Alan Parker, un film que je connais quasiment par cœur. Est-ce le fait que le héros soit enfermé à vie dans une prison qui peut tout à fait s'apparenter à un camp ? Est-ce la volonté qu'il a de sortir quoiqu'il arrive ? Est-ce l'injustice dont il est victime ? Je ne saurais dire.

Comment le producteur que vous êtes toujours s'est-il accordé avec le réalisateur que vous êtes devenu ?

Le mieux du monde. D'abord parce que je n'aurais pas pu faire ce film si je n'avais pas été producteur, ensuite parce que c'est une relation assez naturelle en ce qui me concerne : beaucoup de réalisateurs travaillent dans le conflit. Moi, je ne crois pas que le conflit, les luttes d'intérêt soient nécessaires. L'autorité ne se décrète pas.





BIOGRAPHIE

En 2001, Jacques Ouaniche s'associe avec Odessa Films et débute alors dans la production, puis, l'aventure Lola Films et Noé productions commence.

Dans ses productions on découvre entre autre :

De sa rencontre avec Abdellatif Kéchiche, après maints et maints refus et un acharnement constant, est née **“ l'Esquive ”** avec Sara Forestier, dans le rôle qui la révéla. Le film a fait le tour du monde et a remporté plus de 15 prix internationaux dont 4 césars, il a révélé celui qui, quelques années plus tard, obtiendra la palme d'or en 2013.

“ 3 petites filles ” de Jean Loup Hubert, avec Sabrina Ouazani.

“ All Night Bodega ” de Félix Olivier.

“ Madame Edouard ” de Nadine Monfils avec Michel Blanc, Didier Bourdon, Josiane Balasko, Dominique Lavanant...

“ Djihad ” 2 x100 ' Pour Canal+. Avec Saïd Taghmaoui, Thierry Fremont, Marianne Denicourt et Adel Bencherif.

“ Furieuse ” de Malik Chibane sur une idée originale de Jacques Ouaniche.

Jacques crée la série **“ Maison Close ”** pour Canal+ et en réalise certains épisodes. La série aborde un sujet qui lui tient à cœur : la condition des femmes. La prestigieuse HBO se tourne alors vers le « frenchy » de Sarcelles en lui proposant de faire le remake pour les Etats-Unis, seule série française à être adaptée. Les premières images de **“ Maison Close US ”** devraient être tournées prochainement.

Jacques co-écrit et réalise **“ Victor Young Perez ”** film qu'il porte depuis plus de 7 ans (sortie le 20 novembre).

C'est à Brahim Asloum qu'il propose le rôle titre pour interpréter « Victor » ce jeune boxeur juif tunisien.

Son prochain scénario est déjà prêt à tourner, de nouveau, un sujet fort, entre le Caire et Paris : L'histoire d'un doute... celui d'une femme...

FICHE ARTISTIQUE

Victor "Young" Perez.....	Brahim ASLOUM
Benjamin Perez	Steve SUISSA
Mireille Balin.....	Isabella ORSINI
LéonBeillères.....	Patrick BOUCHITEY
Maxo.....	Davy SARDOU
Lagerkommandant	Bruce PAYNE
Brown	Pierre TOUBAS
Marcel	Romain CANNONE
Mokhtar.....	Alaa SAFI
Weiss	ROMA
Kurtz	Colin DELEAU
Jo Baranes.....	Albert ILLOUZ
Aldo Pullicino.....	Dan HERZBERG
Jeannot.....	Mederic ORY
Mère de Victor.....	Evelin HAGOEL
Rachid.....	Shahir KABAHA
Docteur Goldstein.....	Yoanna BUKOVSKA



FICHE TECHNIQUE

Réalisateur	Jacques OUANICHE
Producteurs.....	Nelly KAFSKY Jacques OUANICHE
Productrice artistique.....	Laure BALZAN-SORIN
Scénario, adaptation, dialogues.....	Yoni DARMON Jacques OUANICHE
Directeur de la photographie.....	Pierre-Yves BASTARD
Musique originale.....	Didier LOCKWOOD Editions Noé Productions int et Mazel Productions
Producteurs exécutifs	Jean-Dominique CHOUCHAN A.D.P. Gianfranco PIERANTONI - Gianni SARAGO Pierantoni and Partners Marek ROZENBAUM - Thomas ALFANDARI Transfax Film Productions LTD
1 ^{er} assistant réalisateur	Patrick ROQUES
Distribution des rôles	Gérard MOULÉVRIER
Ingénieur du son.....	Jérôme AYASSE
Chef maquilleuse	Isabelle KINDINIS ABRIOL
Chefs décorateurs	Ariel GLAZER Laure BALZAN-SORIN Boriana MINCHEVA
Scripte.....	Elisabeth ALEXANDRIS
Chef costumière	Edith VESPERINI
Chefs costumier	Stephan ROLLOT Delphine PROVENT Véronique TREMOUREUX
Chefs coiffeur	Hai SHUSHAN Frédéric ZAID Didi STOYANOVA
Montage image	Emmanuelle MIMRAN
Montage son	Stéphane RABEAU Thomas LEFEVRE
Mixage	Hervé BUIRETTE
Directeur de post production	Laurent DUPRÉ

En coproduction avec FRANCE 3 CINÉMA
Et TRANSFAX FILM PRODUCTIONS LTD
Avec la participation de FRANCE TÉLÉVISIONS
Avec la participation de NEYRAC FILMS et du CENTRE NATIONAL DE LA CINÉMATOGRAPHIE ET DE L'IMAGE ANIMÉE
Avec la participation de LA FONDATION POUR LA MÉMOIRE DE LA SHOAH
LA FONDATION ROTHSCHILD – INSTITUT ALAIN DE ROTHSCHILD
GREENHOUSE MEDIA INVESTMENT
EN ASSOCIATION AVEC MR SIGNIFICANT FILMS
Producteurs exécutifs James DALY et Nick MUNDAY
Et avec la collaboration de Suzanne RUEDEBERG
© NOÉ PRODUCTIONS INT – MAZEL PRODUCTIONS – FRANCE 3 CINÉMA

